

FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACT 13

À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...

BLOCKHAUS THÉÂTRE SONORE

BREAKING NEWS / SIGNALEMENTS

Quand tout l'occident tortionnaire est à chier (car il inocule perpétuellement son vomi et sa merde, ses cancers d'angoisse, sévices hiérarchiques et sale supériorité de bavard articulé), l'être invoque les forces invisibles : l'animalité vraie (la cruauté et l'amoralité naturelles), la foudre (qui dans une même brillance autopsie le cadavre et le ressuscite), les gemmes et leur battement de précision extrême (pour réguler le désordre de la folie dans le ventre de la terre et dans les mondes qui tournoient dans l'espace de la lumière).

Car il y a des os de feu dans un ciel en flammes, et *par* la voix et *dans* la voix s'effectue le passage dans l'outre-monde : celui de la ni mort-ni vie, ni carne ni foutre-merde.

Traînant le sale boulet psychologique qui pue toutes les magouilles humaines, il y a des nuits où des bâtons de ciel entrent dans ma gorge. Un état de voix boursoufle un organe rouge et depuis toujours ces cris d'avant-naître n'ont fait qu'empirer dans la loque chaude et mûre, transformant le tas en état de bruits, de sons, de souffles.

Ça danse loin dans les mondes qui sont de l'ordre de l'archaïque. C'est tout un ancien état qui déboule rouge, dans lequel je suis, immédiatement, mammoth, auroch, reptiles de toutes formes, et de tous les âges encore plus reculés en état de transcendance minérale et de son fœtus d'ombre et de craquèlements noirs déchirant le tonnerre d'un être-un et griffant et lacérant les outres géantes de l'ancien corps vibrant dans la voix pleine d'une entité de foudre, d'os, d'éclairs, et ça prend toutes les formes, emplit l'espace dans un hurlement total où les signes alors s'amplifient en tous sens écartelés, mais *un* dans une Force massive qui est partout et pas seulement de ce côté-ci des choses.

Ainsi les sons, souffles, éructations, larynx, sang, viandes criardes sont les médiums d'une transe qui se démesure au fur et à mesure de son hypertrophie d'espace.

Ainsi les langues de José Galdo, de Jean-Pierre Espil, qui ne participent ni de l'art ni de la littérature, mais de la rage et de la carbonisation, sont des enclumes noires qui transmutent le martèlement des sangs en ors de foudres, jusqu'au point extrême de fusion quand le corps, la voix et l'espace s'embrasent simultanément.

Jean-Pierre ESPIL

MISE EN GARDE À LA NICHE & À SA CHIOURME

Nous écrivons et déclamons pour tous ceux qui veulent sortir de l'ordre de ce monde de MATIERE NOIRE et contre ceux, le grand nombre, qui l'ont définitivement accepté. Et si, parmi ces derniers, certains ne s'intéressent qu'aux friselis émotionnels qui roulent à la surface abruti des choses — et cela dans le béatisme de la langue en proie à toutes les circonvolutions d'un certain étiage de la littérature à maintenir pour les siècles des siècles passés et à venir — alors — pour ceux là, il faut dégager et s'éloigner de ce théâtre de gouffres que chaque poème ouvre dans la conscience. Ici, il s'agit de crever la langue afin de retrouver les dernières particules de lumière originelle qui réembraseront le brûlot de la naissance des mondes. Et c'est tout.

José GALDO



AU NOM DE L'ÉPÉE QUE J'ENTENDS DANS ESPIL

Échappé d'un conte barbare, "Barbe bleue" taillé en ombres violentes, Jean-Pierre Espil a les mâchoires et les arcades de la dureté, de la violence et du danger. On la reconnaît du premier coup cette expression indélogeable, celle qui refuse d'enterrer ses morts, celle qui préfère garder ses morts au visage, c'est l'affreuse maturation, c'est la fusée broyée au cœur. Une somme de glas dont les yeux levés d'Espil ont remplacé les cloches et les bourdons.

Le volcanisme en colère, c'est la colère courageuse qui se moque bien qu'on la prenne pour de la crise. Il lui faut éclater, et c'est tout. Éclater pour de bon comme au milieu de la rue en plein jour. C'est justement le métier de Jean-Pierre Espil qui avait déjà donné un rituel foudre, à Paris, en 1990, puis à Toulouse en 1996. Devant des parterres effilochés de curieux et désœuvrés en tout genre, il avait lu des poèmes éboulés de la revue Bunker et Blockhaus, ce qu'il appelle son "BLOCKHAUS THÉÂTRE SONORE" porté par sa voix d'anathème elle-même déformée, amplifiée, assombrie par des distorsions sonores aiguës, coupantes, et des sons de nerfs couinant, émergeant des nappes sonores de mauvais vertige et autre brouillard d'au-delà.

Alors Espil est sûrement descendu plusieurs soirs dans sa grange pour retaper l'établi vivace que j'imagine

RITUEL-FOUDRE I
RITUEL-FOUDRE II
RITUEL-FOUDRE III
(Festival Annexia, live in Toulouse)

DE

JEAN-PIERRE ESPIL

BLOCKHAUS ÉDITIONS SONORES

RITUEL-FOUDRE I

RITUEL-FOUDRE II

RITUEL-FOUDRE III

**ENTRE LE NÉANT
& L'ANÉANTISSEMENT**

JOSÉ GALDO

**MISE EN VOIX DE
JEAN-PIERRE ESPIL**

BLOCKHAUS ÉDITIONS SONORES

LA DÉCHIRURE DE LA LANGUE

UN AGGLO DE BLOCS

hérissé, noir et luisant, plein de becs dressés en l'air, de corbeaux tombés du poème d'Edgar Poe. Car Jean-Pierre Espil utilise l'électronique et se barde d'une sono bien à lui pour faire un maximum de dégâts dans la mort bienheureuse de l'époque. Il y a quelques mois, Espil nous avait prévenus qu'il dégrifferait sa chorale de corbeaux, de têtes réduites, de hurlements momifiés, son codex calciné et sa résurrection des empaillés. Le revoici donc à l'arrière de toute scène, dans une "petite salle qu'il a trouvée" comme il l'annonce lui-même en demandant "notre indulgence". Après les raccordements, les réglages, Il l'a bien réveillée la fosse aux damnés et c'est fantastique ce grigri de métal sur trépieds dans les hautes herbes, ce grimoire technique, cette tablette à cris.

Évidemment, Espil s'allume instinctivement au milieu du cratère le plus dégrisé. A-t-on remarqué la perfection lasse du cabanon choisi pour estrade? Ce local très peu aménagé pour les circonstances mais avec ce qu'il faut de tentures installées à la hâte? Tout est légèrement de travers comme l'expressionnisme involontaire d'un fourbis repoussé dans les angles, quand dans le même temps, parmi les outils de jardins devinés, on peut voir sur la droite, cinq ou six faisceaux, sans doute sept, comme une herse de rayons, une espèce de harpe inachevée qui redouble les blasons furtifs soulevés par Espil lors de ses montées en puissance. L'espèce de garage dans la nature assemble des copeaux qui se répartissent naturellement comme des frères de crèche autour du maître des lieux, une espèce d'ordonnement précipité de la pitié des grandes forces sur le point de jaillir, et chaque élément du décor, chaque parcelle donne à la scène une atmosphère de bricolage immédiatement plus frappante que la cave, le grenier, le cimetière étrusque, le désert, les bois. Cette tuerie de tout décorum est plus redoutable en canyon de dépit, en usure récurée, que toutes les mises en scène du monde. Il faut avoir survécu à l'empoisonnement défécatoire d'au moins cinquante années pour arriver comme ça, en ermite remonté à bloc, se présenter à la foule hirsute des perdus et lancer cette attaque. Si la scène a la force d'un tabou défoncé il ne faut pas chercher ailleurs, elle est millénaire sans effort.

Un long craquement de foudre propulse la voix au ciel noir de son timbre pour sa première volée de silex. On lui a violé ses terres, on lui a crevé ses bêtes, et toutes elles remontent dans le marteau vocal. Ce qui reste de chevreuils, renards, chiens battus, écureuils alentour, toute la faune errante pourrait battre en retraite et détalé la queue entre les jambes, mais ils s'arrêtent sans fuir, ils s'arrêtent de ramper, de brouter, de pister, de



REMONTÉS DES FONDS

MIGRATION, PIRATERIE & MERVEILLE DE GRÂCE

L'ANNEAU REX ET INSULTES



LE MASTABA DU KA

L'ALIÉNATION CENTRALE DU QUEU & DE LA TROUE

chasser, et ils écoutent. Chaque bête des parages a l'œil interloqué du flot déchaîné par Espil, cette lecture chantée qui prend dans ses bras sonores des quartiers entiers de malheur. Et moi, ce soir, demain, hier et toujours, je crois bien que j'écoute comme ces bêtes, tendu à l'écoute de ce massacre à dépiauter les démons, plongé dans le silence d'un applaudissement tétanique. C'est la boucherie spéciale du père Espil qui, sans flaque au pied du hachoir, fuse en bêtes de vengeance bouillies dans la perte. Elle retombe même en averses sur leur maniaque des pauvres, cette boucherie de métal où le sang a tourné au fer, n'est plus que ferraille à la sortie de l'enfer des succions, le fer à nu du sang pompé qui est comme l'étrave rouge des vieux morts.

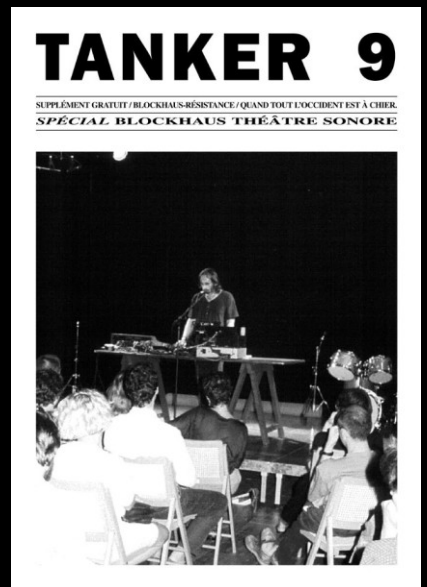
Tout s'écroule en pluie de sang, toute la guerre de rage s'effondre par la lézarde d'un gros ciel de haine qui dévore ses orages, jusqu'à la cheminée raclée du chant de guerre où tout est burlesque comme un cœur lâché sur la terre, et cela rend un son d'absolu délivré.

C'est la première fois que tu verras ça, spectateur d'Espil, cet arrachement du hibou cloué à la grange poitrinaire, cette voix de bête qui piaille son charabia déchiqueté, son aigle enrôlé catapulté par les tortures nichées dans la gorge qui finissent bien en finissant mal, comme tout ce qui est grand. Il s'avance, le grand chef Espil, dans un chant crié que personne n'oserait aujourd'hui car il n'y a plus d'exaltés sur la terre, au mieux quelques camisoles brûlantes qui bavent leurs dernières heures, mais c'est tout. Personne sinon cette chevauchée de voix cisailée par le guelement des ténèbres et c'est pourquoi il n'y a personne autour de toi, Jean-Pierre, à part nous à mille kilomètres, à des heures de terre polonaise, à des heures de pommes de terres roulées comme des mortes de la table de Van Gogh. Tu trouves la dernière embouchure, le dernier recours qui part, vrille et fuse en lanières de masse dynamitée, tu creuses une autre galerie sous les tranchées puisque les tranchées ne suffisent pas, et mon guerrier dédoublé qui te parle maintenant n'avance plus, entouré par un front à 360° à fond de cale, à fond de terre jusqu'au noyau, son billot de buste te fait face parmi les stèles vivantes des cadavres du front. Toi, l'homme du Campots, tu es seul comme la vie. Personne, dans la remise au fond du jardin, avec la peinture d'arbre de ton frère plus belle d'être un peu de traviole, et qui ramasse sous son arbre les bordées osseuses de l'armée qui souffre de n'être rien à la surface, et d'être tout dans le sang qui brûle.

Nicolas Rozier



RITUEL-FOUDRE IV



Dessins de José Galdo

FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS : <http://blockhaus.editions.free.fr/>

POUR CONTACTER FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS : blockhaus.editions@free.fr

**FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACT 13
À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...**